

Édito du n° 35 du Sociographe (mai 2011)

Ce que parler des vieux veut dire

L'utilisation du terme « vieux » scinde le discours sur les vieux du discours des vieux. Il y aurait ceux qui peuvent parler des vieux parce qu'ils n'en sont pas et ceux qui en sont, mais qui ne s'énoncent jamais – ou rarement – comme tels. « Vieux » est un terme de catégorisation par exclusion comme de nombreux termes qui parcourent les langages du travail social. Le « vieux », c'est toujours l'autre dans une façon d'exclure celui qui pourrait apparaître comme « en trop » dans un monde où l'autre est toujours envahissant, suspecté de puiser des ressources qui ne seraient pas inépuisables. Face à la pression démographique, à la finitude des ressources, à l'ampleur des dettes, au nombre des chômeurs, à la pression immobilière, à l'encombrement des routes, au tapage médiatique, etc., l'exclusion d'un certain nombre de catégories de personne reste un moyen de garder un accès aux ressources, à l'emploi, à l'habitat, à la circulation. Ainsi, il est possible que parler des vieux soit encore un moyen d'empêcher les « vieux » de parler et d'avoir la possibilité d'infléchir le brouhaha médiatique. Dans cette cacophonie, le « vieux » ne parle pas beaucoup, non pas qu'on ne souhaiterait pas lui laisser la parole, mais au fond, il n'aurait pas le rythme qui convient à un environnement de zapping. Parler des vieux semble donc toujours plus efficace que de laisser parler les « vieux ». L'efficacité tient au fait qu'un « vieux », au fond, ne parle jamais des « vieux ». Au mieux, il parle de la vieillesse, mais souvent en évoquant le vieillissement. Et si le vieux est un terme de catégorisation, le terme vieillissement ne catégorise plus rien, mais parle au contraire de quelque chose de transversal qui touche tout le monde. De ce point de vue, on est toujours le vieux de quelqu'un. Le vieillissement se fait dès le moment de la gestation. Les neuf mois de grossesse sont aussi du temps de maturation. Les âges vieux sont éminemment relatifs à l'échelle de temps à partir de laquelle on se propose de penser une chose ou une situation. À 20 ans, nous sommes bien vieux pour le papillon qui ne vit que quelques jours. Mais au regard des 4,5 milliards d'années de la terre, nous sommes bien jeunes, même si nous devenons de plus en plus centenaires.

L'utilisation du terme de « vieux » est une autre façon d'exclure de nos existences le temps et les temporalités. Certes, les sciences physiques ont donné l'impulsion en montrant que le temps n'existe pas, qu'il n'est qu'une dimension au même titre que la distance. Ce faisant, on peut bien sûr supposer qu'on ne vieillit pas, que la vieillesse est un état, une dimension comme une autre, un stigmate comme un autre inscrit dans la programmation génétique et d'une certaine manière, que « le temps ne fait rien à l'affaire ». C'est sans doute sur la question du temps que les sciences physiques et les sciences humaines se distinguent de manière majeure. Le géophysicien qui étudie le mouvement des plaques tectoniques considère en effet qu'elles bougent avec le temps, que leurs rencontres ont donné les rides de la terre que sont les chaînes des montagnes. Mais pour le corps athlétique de jeune premier en train de skier, les plaques tectoniques ne bougent pas. De la même manière, lorsque ce skieur se regarde chaque jour devant son miroir, il ne change pas, ne vieillit pas. C'est lorsqu'il regarde une photo de lui il y a 20 ans qu'il se rend compte qu'il a pris « un coup de vieux ». De la même manière, lorsque le sol tremble, on sait que la terre bouge. Si le temps n'existe pas, c'est seulement en tant qu'observateur qui ne serait pas pris dans la situation qu'il observe, la situation du physicien en effet. Mais autre chose est le vécu de la situation où la terre bouge. Ce n'est pas la même chose d'observer le sommet d'une montagne et d'être pris dans un soulèvement de la terre. L'être vieux est ainsi toujours une observation d'une situation dont on se croit extérieur, presque protégée. Mais s'observer pris dans le vieillissement est toujours un vécu qui effraie au point

de mettre en place tout ce qu'il faut pour y rester extérieur soit de manière préventive (sport, hygiène, etc.), soit en cachant les stigmates (maquillage, chirurgie, etc.). On ne peut pas s'observer vieillir, mais on peut constater que l'on a vieilli. Le vieillissement est pris tout entier dans son vécu.

Le traitement des vieux est toujours corrélatif du traitement que l'on fait du temps, du vieillissement. Comment peut-on vouloir une place pour les vieux lorsque, par exemple, les villes ne supportent plus le vieillissement de ses édifices, les ruines ? Quelle place fait-on aux ruines comme témoins du temps qui passe ? Les édifices les plus anciens comme les monuments romains, par exemple dans certaines villes, sont nettoyés, « relookés », blanchis, remis dans leurs fonctions premières comme pour témoigner que le temps n'a pas de prise sur la ville et, par ricoché symbolique, sur ses habitants. Traiter des « vieux » est peut-être le plus sûr moyen de ne pas s'embarrasser du vieillissement, des vieilleries, du temps qui passe, du vécu des personnes, mais plutôt de ce qu'elles devraient vivre, de ceux qu'elles doivent vivre. Autrement dit, s'occuper des « vieux » est peut-être une façon (une de plus) de présenter un monde inéluctable qui ne peut pas changer autrement qu'en s'en donnant l'illusion : illusion de s'occuper des « vieux » plutôt que de s'occuper de la vieillesse, du vieillissement, de ce qui, de manière souterraine, est en train de se transformer, de se bouleverser. Mais il est vrai qu'on peut toujours vivre en attendant Godot¹...

Guy-Noël PASQUET - rédacteur en chef du Sociographe - Recherches en travail social

¹ Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Paris, Minuit, 1952.